

Je regarde ces photos jusqu'à perdre toute pensée, comme si, à force de les fixer, j'allais réussir à passer dans le corps et la tête de cette fille qui a été là, un jour, sur le prie-dieu du photographe, à Biarritz, avec son père. Pourtant, si je ne les avais jamais vues, qu'on me les montre pour la première fois, je ne croirais pas qu'il s'agisse de moi. (Certitude que « c'est moi », impossibilité de me reconnaître, « ce n'est pas moi ».)

Trois mois à peine les séparent. La première date de début juin, la seconde de fin août. Elles sont trop différentes par le format, la qualité, pour indiquer un changement certain dans ma silhouette et ma figure, mais il me semble que ce sont deux bornes temporelles, l'une, la communiante, à la fin de l'enfance qu'elle ferme, l'autre, inaugurant le temps où je ne cesserai plus d'avoir honte. Peut-être ne s'agit-il que du désir de découper dans la durée de cet été-là une période précise, comme le ferait un historien. (Dire, « cet été-là » ou « l'été de mes douze ans » c'est

rendre romanesque ce qui ne l'était pas plus que ne l'est pour moi l'actuel été 95, dont je n'imagine même pas qu'il pourra passer un jour dans la vision enchantée que suggère l'expression : « cet été-là ».)

Comme traces matérielles de cette année-là, il me reste aussi :

une carte postale-photo en noir et blanc d'Élisabeth II. Elle m'a été offerte par une petite fille d'amis havrais de mes parents, qui était allée en Angleterre avec sa classe pour la fête du couronnement. Au dos, une petite tache brunâtre, déjà là quand la carte m'a été donnée, et qui me répugnait. Chaque fois que je tombais sur la carte, je pensais à la tache. Élisabeth II est vue le visage de profil, regardant au loin, les cheveux noirs, courts, coiffés en arrière, la bouche grande, épaissie par un rouge foncé. La main gauche appuyée sur une fourrure, la droite avec un éventail. Impossible de me rappeler si elle me paraissait belle. La question ne se posait peut-être pas puisqu'elle était reine.

une petite trousse à couture en cuir rouge, vide de ses accessoires, ciseaux, crochet, poinçon, etc., cadeau de Noël que j'avais préféré à un sous-main, parce que plus utile à l'école.

une carte postale représentant l'intérieur de la cathédrale de Limoges que j'ai envoyée à ma mère lors du voyage organisé de Lourdes. Dans une grosse écriture, au dos : « À Limoges, l'hôtel est très bien, il y vient énormément d'étrangers. Grands embrassements », avec mon prénom et « Papa ». C'est mon père qui a rédigé l'adresse. Cachet du 22/08/52.

un livret de cartes postales : « Le château fort de Lourdes. Musée pyrénéen », que j'ai dû acheter quand nous avons visité celui-ci.

la partition d'une chanson, *Voyage à Cuba*, une double page bleue avec, sur la couverture, des petits bateaux où sont inscrits les noms des artistes qui chantent ou jouent cette chanson, Patrice et Mario, les sœurs Étienne, Marcel Azzola, Jean Sablon, etc. Je devais

l'aimer particulièrement puisque j'avais voulu en posséder le texte, réussissant à persuader ma mère de me donner de l'argent pour acheter une chose qui était à ses yeux futile et surtout inutile pour apprendre à l'école. Plus, donc, que les succès de cet été-là, *Ma p'tite folie* et *Mexico*, que fredonnait l'un des chauffeurs de car du voyage à Lourdes.

le missel qui figure sous mes gants sur la photo de communion, intitulé *Missel vespéral romain* par Dom Gaspard Lefebvre – Bruges. Chaque page est divisée en deux colonnes, latin-français, sauf au centre du livre occupé par l'« ordinaire de la messe », où toute la page de droite est en français et celle de gauche en latin. Au début, un « calendrier liturgique du temporel et des fêtes mobiles de 1951 à 1968 ». Dates étranges, tant le livre est hors du temps et pourrait avoir été écrit plusieurs siècles avant. Des mots qui reviennent sans cesse me sont toujours obscurs, tels que la secrète, le graduel, le trait (je ne me souviens pas avoir cherché à les comprendre). Profond étonnement, jusqu'au malaise, en feuilletant ce livre

qui me paraît écrit dans une langue ésotérique. Je reconnais tous les mots et je pourrais sans regarder dévider la suite d'*Agnus dei* ou de quelque autre prière courte, mais je ne peux pas me reconnaître dans la fille qui, chaque dimanche et jour de fête, relisait le texte de la messe avec application, peut-être ferveur, considérant sans doute comme un péché de ne pas le faire. De même que les photos constituent la preuve de mon corps de 52, le missel – dont la conservation au travers des déménagements n'est pas anodine – est la preuve matérielle irréfutable de l'univers religieux qui était le mien mais que je ne peux plus ressentir. Je n'éprouve pas la même sensation de gêne devant *Voyage à Cuba* qui parle d'amour et de voyage, deux désirs toujours actuels dans ma vie. Je viens d'en fredonner les paroles avec satisfaction, *Nous étions deux garçons deux filles / Sur un petit youyou de bois / Il s'appelait Nina-Gentille / Et nous allions à Cuba.*

Depuis plusieurs jours, je vis avec la scène du dimanche de juin. Quand je l'ai écrite, je la voyais en « clair », avec des couleurs, des formes distinctes, j'entendais les voix. Maintenant, elle est grisée, incohérente et muette, comme un film sur une chaîne de télévision cryptée regardé sans décodeur. L'avoir mise en mots n'a rien changé à son absence de signification. Elle est toujours ce qu'elle a été depuis 52, une chose de folie et de mort, à laquelle j'ai constamment comparé, pour évaluer leur degré de douleur, la plupart des événements de ma vie, sans lui trouver d'équivalent.

Si, comme j'en ai le sentiment, à divers signes – le besoin de revenir sur les lignes écrites, l'impossibilité d'entreprendre autre chose –, je suis en train de commencer un livre, j'ai pris le risque d'avoir tout révélé d'emblée. Mais rien ne l'est, que le fait brut. Cette scène figée depuis des années, je veux la faire bouger pour lui enlever son caractère sacré d'icône à l'intérieur de moi (dont témoigne, par exemple, cette croyance qu'elle

me faisait écrire, que c'est elle qui est au fond de mes livres).

Je n'attends rien de la psychanalyse ni d'une psychologie familiale dont je n'ai pas eu de peine à établir les conclusions rudimentaires depuis longtemps, mère dominatrice, père qui pulvérise sa soumission en un geste mortel, etc. Dire « il s'agit d'un traumatisme familial » ou « les dieux de l'enfance sont tombés ce jour-là » n'entame pas une scène que seule l'expression qui m'est venue alors pouvait rendre, *gagner malheur*. Les mots abstraits, ici, restent au-dessus de moi.

Hier, je suis allée aux Archives de Rouen consulter *Paris-Normandie* de 1952, que le livreur du marchand de journaux apportait chaque jour à mes parents. C'est une chose que je n'avais jamais osé faire non plus jusqu'ici, comme si j'allais *gagner malheur* de nouveau en ouvrant le journal de juin. En montant l'escalier, j'avais l'impression d'al-

ler vers un rendez-vous effrayant. Dans une salle sous les combles de la mairie une femme m'a apporté deux grands registres noirs contenant tous les numéros de 52. J'ai commencé de les parcourir à partir du 1^{er} janvier. Je voulais retarder le moment d'arriver au 15 juin, me remettre dans la succession innocente des jours qui était la mienne avant cette date.

En haut et à droite de la première page figuraient les prévisions météorologiques de l'abbé Gabriel. Je ne pouvais rien mettre dessous, ni jeux ni promenades. J'étais absente de ce défilé de nuages, soleil avec éclaircies, bourrasque, marquant l'avancée du temps.

Je connaissais la plupart des événements évoqués, la guerre d'Indochine, de Corée, les émeutes d'Orléansville, le plan Pinay, mais je ne les aurais pas situés spécialement en 52, les ayant sans doute mémorisés dans une période ultérieure de ma vie. Je ne pouvais relier « Six bicyclettes à plastic font explosion à Saïgon » et « Duclos est écroué à Fresnes pour atteinte à la sûreté de l'État » à aucune image de moi en 52. Que Staline, Churchill,

Eisenhower aient été aussi vivants pour moi que le sont maintenant Eltsine, Clinton ou Kohl m'a paru étrange. Je ne reconnaissais rien. C'était comme si je n'avais pas déjà vécu en ce temps-là.

Devant la photo de Pinay, j'ai été frappée par sa ressemblance avec Giscard d'Estaing, non l'actuel, décrépit, mais celui d'il y a vingt ans. L'expression « le rideau de fer » m'a remise dans la classe de l'école privée, quand la maîtresse demandait qu'on dise la dizaine de chapelet pour les chrétiens qui étaient derrière et que je voyais une immense muraille métallique contre laquelle se jetaient des hommes et des femmes.

Cependant, j'ai tout de suite reconnu la bande humoristique, *Poustiquet*, analogue à celles qui ont figuré longtemps en dernière page de *France-Soir*, et l'histoire drôle du jour, dont je me suis demandé si elle me faisait rire, telle que celle-ci : « Eh bien, pêcheur, est-ce que ça mord ? – Oh ! non, monsieur, ce sont des goujons et ils ne sont